

Amor de lohn

Hervé Dumez

Citadelle de Blaye, juillet 2013



Dans un coin de l'austère citadelle toujours défendue par sa demi-lune et ses bastions à orillons, arasées et ne dominant plus la Gironde, le soir les premières à s'enfoncer dans l'obscurité, se trouvent les ruines d'un château médiéval, antique fief des Rudel qui se faisaient appeler avec une certaine arrogance princes de Blaye.

Un biographe inspiré raconta qu'ayant écouté des pèlerins parler de la beauté et de l'esprit de la comtesse de Tripoli, Jaufré Rudel en tomba éperdument amoureux. Elle finit par avoir connaissance des chants qu'il écrivit pour elle, devenus rapidement célèbres dans toute la chrétienté, et lui se croisa pour enfin pouvoir la rencontrer. Saisi de langueur sur le navire qui l'emmenait à St Jean d'Acre, il fut porté à terre jusqu'à elle et mourut dans ses bras alors qu'ils se voyaient pour la première fois.

Depuis Gaston Paris, les historiens n'ont pas eu grand mal à montrer l'inanité de ce récit écrit bien longtemps après les faits. En réalité, on ne sait de lui que ses vers, et qu'il s'embarqua à destination de Jérusalem sur l'appel de Bernard de Clairvaux pour mourir très probablement en Terre sainte. De son temps, il fut plus connu pour la musique de ses chansons que pour leur texte et son biographe tardif ironisa sur ses « *paubres motz* ». Le vocabulaire de ses poèmes est en effet simple, souvent répétitif. Les virtuosités des autres troubadours ne l'ont jamais tenté. Horreur à leurs yeux, il emploie souvent le même mot à la rime. Mais c'est précisément la simplicité de ses vers et leur naïveté qui continuent aujourd'hui à faire leur charme, qu'il est parfois plus difficile de trouver chez ses émules.

Il suffit de lire ses chansons pour savoir que l'amour qu'il éprouva fut pour une femme réelle et non imaginaire. Cet amour le saisit, dit-il, une nuit sous ses couvertures :

*Mieux m'eut valu coucher tout habillé
Que dévêtu sous couverture ;
Et je puis évoquer
La nuit quand je fus assailli.
Toujours j'en aurai le cœur souffrant,
Car me quitta le bonheur en riant,
Et j'en soupire encore, plein d'émoi.*

Ce ne fut qu'amour de loin (*amor de lohn*), rendant les jours de printemps aussi tristes que ceux d'hiver (*Lanquan li jorn son lonc en may*) :

*Lorsque les jours sont longs, en mai,
Me plaît le chant des oiseaux lointains,
Et il me souvient d'un amour lointain.
Je vais alors pensif, morne, la tête baissée,
Et ni alors le chant des oiseaux, ni la fleur d'aubépine,
Ne me plaisent que l'hiver glacé.*

Chaque fois qu'il croyait se rapprocher de la femme aimée, tantôt volant vers elle, tantôt pensant à elle au pas régulier de son cheval, il s'en éloignait un peu plus :

*Par cet amour je suis tant pressé
Que quand je vais courant vers elle,
Il me semble que je m'en revienne
Et qu'elle s'en aille, fuyant ;
Mon cheval va si lentement
Qu'il sera difficile que j'y atteigne jamais,
Si amour ne lui inspire de m'attendre.*

Sans doute leurs lèvres jamais ne s'effleurèrent et la séparation d'avec elle était-elle voulue et subie à la fois. Chaque jour, les chemins qui pouvaient les relier l'un à l'autre semblaient devenir plus sinueux et difficiles :

*Triste et joyeux je partirai,
Quand je verrai cet amour de loin.
Mais je ne sais quand je la reverrai,
Car nos pays sont trop lointains.
Il y a tant de cols et de chemins
Et pour ceci ne suis devin.
Mais que tout soit comme il lui plaît.*

Ses jours se passaient à penser à elle, et la nuit elle habitait ses rêves. Cette perpétuelle présence et cette persistante absence le broyaient entre douceur et souffrance, désespérance et espoir :

*Mon cœur est là tout entier,
Si bien qu'il n'a ailleurs ni cime ni racine ;
Et quand je dors sous mes couvertures,
Mon esprit est là-bas auprès d'elle ;
Cet amour pourtant fait mon malheur,
Parce que je l'aime et qu'il ne lui en chaut.*

Le sourire qui l'avait éveillé sous ses couvertures et rendu éperdu ne se tournait plus vers lui et en ravissait d'autres, ce qui l'accablait. Dans une de ses dernières chansons, il prétend que la sagesse lui serait finalement venue, mais l'affirmation semble un peu trop appuyée pour être vraiment sincère :

*Car maintenant je sais de façon sûre
Que celui-là est sage qui attend,
Et celui-là fou qui trop s'irrite.*

Ne pouvant plus ni voir son amour ni lui parler, il se sentait chant devenu, son existence réduite à cela, philomèle sur sa branche modulant sans fin dans la nuit :

*Quand le ruisseau de la fontaine
S'éclaircit, comme il le fait,
Et que paraît la fleur de l'églantier,
Et que le rossignolet sur la branche*

*Lance et reprend et adoucit,
Son doux chant et embellit,
Il faut bien que le mien reprenne.*

Jaufré Rudel resta comme cette figure que son biographe traça de lui, celle d'un homme qui meurt d'avoir atteint son rêve, juste au moment de le saisir. Uhland, Heine, Swinburne (le plus inspiré sans doute), Rostand et d'autres jouèrent de cette image. Quant à l'amour de loin qu'il chanta le premier, ce jeu entre distance et fusion, réelle ou imaginaire, avec l'être aimé, il fut repris aussitôt, notamment dans l'histoire de Tristan et Iseult :

*Cette nouvelle remplit Tristan de joie :
Elle ne pourra se rendre à Tintagel
Sans qu'il la voie passer !
Le jour du départ du roi,
Il revient dans la forêt,
Sur le chemin que le cortège
Doit emprunter, il le sait.
Il coupe par le milieu une baguette de noisetier
Qu'il taille pour l'équarrir.
Sur le bâton ainsi préparé,
Il grave son nom avec son couteau.
Si la reine le remarque,
Car souvent elle guettait un signe,
Elle saura bien que le bâton
Vient de son ami, quand elle le verra.
Ce que disait le message
Écrit par Tristan,
C'était qu'il attendait
Depuis longtemps dans la forêt
À épier et à guetter
Le moyen de la voir
Car il ne pouvait vivre sans elle.
Ils étaient tous deux
Comme le chèvrefeuille
Qui s'enroule autour du noisetier :
Quand il l'enlace et le saisit,
Et qu'il s'est mis tout autour du tronc,
Ils peuvent ainsi continuer à vivre longtemps.
Mais si l'on veut ensuite les séparer,
Le noisetier a tôt fait de mourir,
Tout comme le chèvrefeuille.
« Belle amie, ainsi en est-il de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous ! »*



*La mort de Jaufré Rudel
dans les bras de la comtesse de Tripoli
(Enluminure, XIII^e siècle)*

Références

- Lettres gothiques (1990) *Les lais de Marie de France*, Paris, Livre de Poche.
- Lhérisson Fernande (2011) *La légende de Jaufré Rudel, prince de Blaye. Suivi des chansons de Jaufré Rudel*, Cressé, Éditions des régionalismes.
- Paris Gaston (1893) "Jaufré Rudel", *La revue historique*, tome LIII, pp. 225-260.
- Carrefour Ventadour (2011) *Jaufré Rudel, prince, amant, poète. Trobada tenue à Blaye les 24 & 25 juin 2011*, Cahier 2011 ■